

*La clef des champs
Genèse d'un espace rural
dans le nord-est du Mexique**

Marielle PEPIN LEHALLEUR

Depuis soixante ans, la ville de Ciudad Mante construit sa région à cheval sur plaine et montagne dans l'Etat du Tamaulipas qui fait frontière commune avec les Etats-Unis le long du Golfe du Mexique.

A moins d'un degré au sud du tropique du Cancer, à cent mètres d'altitude et cent vingt kilomètres de la mer, le climat y est extrêmement chaud et humide pendant les pluies (irrégulières, de mai à octobre) et chaud et sec le reste de l'année, sauf quand soufflent les *nortes*, ces vents qui font brutalement tomber la température à dix, cinq ou même parfois zéro degrés.

La ville est née du sucre, lorsqu'en 1927 les pouvoirs publics choisirent le petit village de Canoas pour y implanter une raffinerie de canne à sucre, au centre d'un district irrigué de 19 000 hectares et à proximité d'un nœud ferroviaire et routier qu'ils créèrent tout d'une pièce. Ce premier programme calculé et massif de colonisation d'une région jusque-là quasi déserte prenait le relais d'une série d'actes individuels ou collectifs qui n'avaient encore fait qu'égratigner la terre. En 1927, c'est l'agro-industrie dans toute sa force qui prend possession de la région.

La riche entreprise sucrière fut accaparée par les hommes influents du régime pendant dix ans, puis expropriée et transformée en coopérative par le président de la République Lazaro Cardenas (1939) au bénéfice des ouvriers et des paysans qui reçurent les *ejidos* auxquels leur donnait droit la réforme agraire¹.

* Les recherches sur la région de Mante ont été menées individuellement de 1982 à 1984, et en équipe depuis lors. L. ARAGON, C. CEBADA, S. DAVILA, G. GODARD, H. NAVARRO, J.-J. SANTIBANEZ, G. SAUTTER, M. SEBILLOTTE ont participé à divers titres aux enquêtes et à l'analyse de la situation régionale.

1. La réforme agraire, inscrite à la Constitution de 1917, n'a été appliquée qu'avec d'extrêmes réticences par les premiers présidents de la République. Il faut attendre Lazaro Cardenas (1934-1940) pour qu'elle prenne une grande ampleur. La réforme agraire consiste en l'expropriation des terres dépassant un certain seuil (de 100 à 500 hectares, selon leur qualité), et leur attribution en possession collective et inaliénable aux groupes de paysans qui en font la demande. Cet *ejido* est le plus souvent partagé entre les *ejidatarios* dont chacun cultive sa parcelle (de 4 à 20 hectares) mais il existe aussi de nombreux *ejidos* exploités collectivement. L'*ejidatario* peut transmettre son droit agraire ou sa parcelle au successeur de son choix.

La canne à sucre conquiert alors les terres avoisinantes. A partir de 1947, elle s'étendit sur un second périmètre irrigué desservant une nouvelle raffinerie, privée cette fois², et sur les terres de *temporal* (qui ne reçoivent que l'eau des pluies), en plaine et dans les premières vallées de la Sierra Madre orientale, jusqu'à une distance de 70 kilomètres de la ville de Mante.

L'industrie sucrière est des plus centralisatrices ; elle plie la production agricole aux besoins et au rythme de la fabrique. La coopérative et le gérant visionnaire qui, de 1947 à 1958 la dirigea, convertirent ce principe technique en idéal d'organisation territoriale et de vie sociale. Vers Ciudad Mante convergeaient la canne à sucre, les hommes et les investissements, tandis que les gains de la coopérative assuraient, d'abord aux sociétaires, mais aussi aux habitants de la ville et de la région, d'amples bénéfices sociaux et culturels. Les villages sucriers reçurent leur école, leur terrain de jeu — le base-ball était à l'honneur — et leur magasin coopératif. Au-delà de la colonie ouvrière, construite et entretenue par la raffinerie et qui excitait l'envie des autres quartiers, la ville même de Mante fut non seulement dotée d'installations scolaires, hospitalières et sportives, mais aussi pavée, fleurie, ombragée, éclairée, au moins sur quelques rues autour de la place centrale. On y accueillait des artistes et des conférenciers de passage³.

Pendant toutes ces années, Ciudad Mante fut ville-objet, choyée et manipulée par le complexe sucrier, sans pouvoir propre. Au sein même de la coopérative, les solides appuis dont le gérant disposait à Mexico lui permettaient de priver les éventuels opposants à son action de tout appui externe, et de se poser lui-même en unique vecteur des relations économiques et politiques avec le système sucrier national. Le cas échéant, la corruption ou la violence tenaient lieu de conviction.

Favorisées par la concentration des équipements et des services, d'autres productions se développèrent dans la région. Ciudad Mante devint une halte sur la route panaméricaine menant de Mexico à la frontière nord ; l'industrie hôtelière prospéra, et la nouvelle bourgeoisie de la capitale et d'ailleurs se plut à y entretenir des ranchs combinant rapport, plaisir et prestige. Des concessionnaires de scieries, généralement originaires de l'Etat du Michoacan, distant de 700 kilomètres, envahirent les montages d'Ocampo et de Gomez Farias pour débiter l'acajou, le cèdre, le hêtre et le pin, et expédier les grumes vers les centres urbains quand ils n'approvisionnaient pas directement en caisses d'emballage les producteurs de primeurs locaux. La tomate d'exportation, surtout, connut un développement spectaculaire dans les années d'après-guerre, ponctué de moments d'euphorie ou d'abattement selon que les horticulteurs de la Floride toute proche obtenaient ou non la fermeture de la frontière. Mais si la concurrence de ces activités se faisait parfois sentir, notamment autour de la main-d'œuvre, l'hégémonie politique de la coopérative ne fut en aucun cas contestée.

C'est à partir de 1960 que Ciudad Mante allait s'émanciper du carcan sucrier, obtenir son autonomie municipale et dominer véritablement la région en devenant le pôle urbain d'une nouvelle production agro-industrielle : le coton.

En dehors des périmètres irrigués, les terres de plaine restées jusque-là largement incultes furent défrichées à un rythme extrêmement rapide — 200 000 hectares de 1961 à 1966 — et semées en coton, en réponse aux sollicitations du marché mondial et au besoin de terres neuves qui se faisait sentir, puisque les régions tradition-

2. La raffinerie de Xicotencatl, à 25 kilomètres au nord de Ciudad Mante, est alimentée par le district d'irrigation Rio Frio — Xicotencatl construit en 1946 et 1951 par les pouvoirs publics. La raffinerie appartient à un grand patron du sucre mexicain, Aaron Saenz, installé dans la région depuis 1917, et l'un des principaux actionnaires et dirigeants de la raffinerie de Mante pendant son époque privée. Ayant chacune sa propre aire de ravitaillement en canne à sucre, les deux raffineries ne se font pas directement compétition mais elles sont en rivalité constante.

3. En 1921, ce qui allait devenir le district irrigué de Mante comptait 2 000 habitants (y compris le village de Canoas), mais atteignait 5 000 en 1930 et 15 000 en 1940 au moment des dotations agraires. Après dix ans de vie de coopérative, de 1940 à 1950, la zone irriguée rurale passait de 6 000 à 11 000 habitants, et Ciudad Mante de 9 000 à 21 000.

nellement cotonnières du Mexique se trouvaient infestées de parasites (comme à Matamoros, sur la frontière texane) ou agitées par les troubles sociaux (La Laguna, dans les Etats de Coahuila et Durango). Le coton s'installa d'un coup avec tout son attirail technique, financier, commercial d'amont et d'aval, et une large participation du capital américain. Le long de la route et de quelques pistes s'enfonçant vers l'intérieur, on vit surgir des magasins de semences et de pesticides, des hangars et terrains d'atterrissage pour les avions légers chargés des pulvérisations, des égreneuses avec leurs entrepôts, et aussi de longues constructions de tôle ondulée appelées *galerones* où s'entassaient les ouvriers agricoles venus de régions lointaines pour la récolte. La question foncière fut facilement réglée sur ces terres qui n'avaient pas représenté jusqu'alors un véritable enjeu économique et dont le coût se réduisait presque à celui du défrichage. Quant à celles qui étaient restées ou retombées dans le domaine public, il suffisait d'en acquitter rétroactivement les impôts accumulés sur cinq ans pour se les approprier.

La population de Ciudad Mante augmenta à nouveau de façon rapide — de 31 000 en 1960 à 51 000 en 1970 — mais, en dehors des quartiers périphériques où s'installaient de façon précaire les immigrants les plus démunis, c'est surtout le centre avec le secteur tertiaire qui se gonflait d'un afflux de commerçants, médecins, employés de banque, techniciens et ingénieurs⁴. La vie et les habitants de Mante prenaient une allure de plus en plus citadine et *norteña* (proche du style américain).

Personne n'échappa au mirage du coton dans la région, pas même les sucriers et la coopérative qui allèrent jusqu'à le cultiver en terre sèche, en dehors du district. Quelques-uns y firent fortune, surtout parmi ceux qui assuraient les services, la transformation ou l'exportation. Mais les aléas climatiques, l'invasion des parasites, la mauvaise qualité des insecticides fournis et l'inexpérience des agriculteurs improvisés se conjuguèrent pour tourner l'aventure en déroute. De 1968 à 1970, la région sembla sombrer dans le marasme. Restaient le sucre, toujours en place sur les périmètres irrigués, et la production vivrière dans les bassins et vallées de montagne. Mais, dans la plaine laissée en friche, les cultivateurs devaient remettre leurs propriétés hypothéquées aux banques, maintenant à court de capital monnayable, tandis que les travailleurs abandonnés par le coton cherchaient vainement un emploi.

Comme quarante ans auparavant, un vaste programme gouvernemental d'aménagement hydraulique, agricole et foncier vint transformer la situation. Dépassant largement le cadre de la région de Mante, il s'étendait à tout le bassin inférieur du Panuco jusqu'à Tampico, et s'inscrivait dans la politique d'investissement agricole public et de relance agraire par dotations de nouveaux *ejidos* collectifs du président Echeverría (1970-1976). Son ampleur répondait aux espérances toutes nouvelles de développement économique national que faisait miroiter la découverte des gisements de pétrole du Chiapas et du Tabasco.

Localement, la nouvelle ère économique s'ouvrit sur la création d'un troisième périmètre irrigué — Las Animas — au milieu de l'ancienne zone cotonnière, dont la plus grande part fut distribuée entre près de soixante *ejidos* collectifs. D'importantes surfaces en sec promises — dans un futur encore non défini — à l'irrigation furent, elles aussi, drainées, défrichées et attribuées à de nouveaux *ejidos*, et tout ceci s'accompagna de la mise en place d'un appareil d'encadrement allant de la recherche agronomique à l'assistance technique et au crédit agricole⁵. Ces structures condition-

4. Depuis cette époque, c'est l'antenne locale de la CNOP (Confédération nationale des organisations populaires) représentant le secteur tertiaire au sein du parti révolutionnaire institutionnel (PRI) qui est chargée de désigner le candidat à la présidence municipale. Le député de la circonscription, par contre, est choisi par la CNC (Confédération nationale paysanne).

5. Sur l'Unité de Las Animas, les terres irrigables couvrent 48 600 hectares, dont 42 000 sont tenus par des *ejidatarios* et 6 600 privés, mais seulement de 15 à 25 000 hectares sont irrigués chaque année. Il s'agit, pour une large part, de propriétés privées et de terres *ejidales* louées selon une pratique devenue légale, sous certaines conditions, en 1982 (loi sur les terres en friche).

nent encore actuellement la situation agraire régionale, bien que la crise économique qu'affronte le pays depuis 1982 ait réduit les flux financiers que les appareils, toujours en place, sont capables de canaliser.

Après quelques tâtonnements, la zone nouvellement irriguée et les terres de *temporal* qui l'entourent ont été vouées en priorité — par le biais du crédit — aux oléagineux (soja, carthame), aux céréales (maïs ou sorgho), et aux pâturages artificiels. D'autres cultures, comme le riz ou le tournesol, ont été lancées de façon moins convaincante par quelques producteurs privés, alors que sans intervention officielle mais avec succès, la fruticulture (mangue, avocat, orange) s'est développée sur la frange la plus humide de la plaine au pied des montagnes, et dans les premières vallées, à l'ouest.

La tomate absorbée par la consommation régionale s'est toujours maintenue dans quelques villages où des colons chinois, au tout début du siècle, l'avaient acclimatée. Mais renouant avec les souvenirs d'après-guerre, la tomate de spéculation liée aux conjonctures du marché international et national a refait son apparition, sous la conduite de quelques gros producteurs qui jouissent d'un certain contrôle sur l'ensemble de la filière, remontant jusqu'aux entrepôts du marché central de Mexico ou à des points de vente aux Etats-Unis. Dans l'unité d'irrigation de Las Animas, ou à proximité immédiate, d'importantes exploitations privées se sont reconstituées par le biais de sociétés familiales et de prête-noms, ou encore en profitant de nouvelles dispositions légales permettant la location des terres *ejidales*. Liées à des chaînes commerciales américaines, elles se spécialisent dans la production de primeurs variées pour l'exportation.

Vers l'ouest, les premiers bassins et vallées de la Sierra Madre orientale ont été entraînés, eux aussi, dans le mouvement pionnier et ils ont connu la pénétration puis le retrait de la canne à sucre, la flambée du coton, les grands défrichages, l'expansion des oléagineux et des céréales. Mais les productions nouvelles sont plutôt venues diversifier que déplacer l'ancien système de polyculture-élevage : les innovations économiques et culturelles ont été intégrées aux pratiques locales avec moins d'impétuosité technicienne qu'en plaine, en s'adaptant à la diversité de milieux dont certains ont été façonnés par l'agriculture depuis la Colonie, tandis que d'autres, au contraire, ne se sont que récemment ouverts à l'exploitation. Dans les lieux d'implantation ancienne, les dotations agraires, nombreuses et souvent soutenues par le crédit institutionnel, ont bénéficié des aménagements entrepris par les haciendas, alors qu'elles sont souvent moins performantes sur les terrains neufs. Partout se retrouvent imbriqués l'ancien et le moderne, car si l'araire est toujours en usage sur les terrains en pente ou empierrés, ceci n'empêche pas d'y appliquer engrais chimiques, défoliants ou insecticides, et on laboure les fonds plats au tracteur, que l'exploitant soit privé ou *ejidatario*. Comme au XVIII^e et XIX^e siècles, le maïs reste la culture par excellence avec des rendements, inespérés en plaine, qui atteignent 2 tonnes et exceptionnellement 4 tonnes par hectare sans fertilisant. Mais là aussi, on sème maintenant du carthame en hiver, et sur les terrains assez profonds, du soja, tandis que le sésame et le haricot noir régressent sous l'effet de l'augmentation du coût du travail et de la propagation des parasites.

Pour bien des traits, le bassin et les vallées d'Ocampo prolongent la plaine. Les nouvelles cultures, leurs techniques et les techniciens s'y implantent : on y retrouve, juxtaposés, l'*ejido* et la propriété privée, et le commerçant et le banquier y opèrent, parfois par personne interposée. Quand il leur manque terre ou crédit, les paysans de la montagne, comme ceux des terres basses, s'engagent à la journée ou à la tâche pour couper la canne à sucre ou cueillir les primeurs, ou encore se joignent au mouvement pendulaire des *braceros* vers la frontière. Les flux se confondent, passant par Ciudad Mante qui prélève sa part des salaires en échange des marchandises et des services dont elle détient le monopole.

Sur toute l'étendue du front pionnier que Mante a ouvert au travers de la plaine et des vallées montagneuses, au-delà des contrastes qu'offrent les aménagements et les cultures et malgré les marques différentes que chaque âge de défrichage et d'emprise agro-industrielle a laissées aux coins du paysage, un air de parenté s'impose. Il

reflète la vélocité et l'inachèvement des transformations survenues depuis quelques décades, après la discrétion des aménagements pastoraux et agricoles des siècles précédents, et renvoie aux actions croisées des hommes et des institutions qui ont donné forme et matière aux grands processus nationaux de conquête des terres, de réforme agraire et de révolution verte.

Mais tout en obéissant à des principes et à des intérêts extra-régionaux, le façonnement de la région a été assumé par des pionniers venus, en flux successifs ou concurrents, réaliser leurs propres projets. C'est la résultante de ces forces que l'on perçoit dans les régularités et les déséquilibres régionaux.

Changer d'échelle et arpenter les champs permet de retracer le cheminement des volontés confrontées, leurs succès et leurs échecs.

El Tigre : un village sur son quant-à-soi

Rendons-nous d'abord dans les montagnes, à El Tigre, petit village de cinquante habitants accroché aux premières pentes d'un fond de vallon protégé des *norstes*, qui débouche sur le large bassin d'Ocampo. Le village n'est que verdure, chaque maison cachée sous les arbres fruitiers d'un jardin enclos. Rassemblement de deux hameaux où furent installés, aux premiers troubles révolutionnaires, les péons devenus métayers de l'hacienda du même nom, El Tigre s'adosse à un long muret de pierre sèche hérité de l'hacienda, qui entoure sur plusieurs kilomètres les terres agricoles et les protège du bétail laissé en libre pâture.

Les parcelles familiales des terres *de adentro* (les terres encloses) s'échelonnent sur le versant, épousant ses courbes et renforçant, par la variété de leur aménagement, la diversité naturelle des facettes créées par la pente, l'orientation, la rugosité du terrain, l'épaisseur de la couche arable, la quantité et la taille des pierres, etc. Les sillons s'écartent ou se rapprochent, perpendiculaires ou parallèles à la pente. Des 720 hectares enclos, 80 sont accessibles aux tracteurs, et les autres travaillés à l'araire. Le maïs prédomine mais une promenade attentive révèle qu'il a été semé à des dates diverses, qu'il est parfois seul ou que s'y entremêlent du haricot noir, divers types de citrouilles et plus ou moins de mauvaises herbes (en particulier le *pica pica*, plante urticante redoutable récemment infiltrée dans le vallon). Le marécage où l'hacienda contraignait ses travailleurs à semer du riz est retourné à son état naturel et sert éventuellement de pâture, à l'époque sèche, aux mules et chevaux qui restent au piquet. Une ancienne chaudière où était cuit le sucre roux reste debout au milieu des *milpas* de maïs, enserrée dans les racines aériennes d'un énorme fromager. Quelques *cues* (ou *tumuli*) ponctuent les champs, vestiges d'une occupation extrêmement lointaine⁶ avec laquelle renouent peut-être, dans la ferveur religieuse, les processionnaires qui vont à la grotte toute proche du Père Éternel demander que tombe la pluie.

Au pied du village, sur les terres d'en dehors (*de afuera*), un grand champ collectif de 200 hectares a été défriché en 1979 sur un plan argileux que le tracteur ouvre sans difficulté mais qui ne jouit pas du bon drainage et de la fertilité des terrains volcaniques du versant. Face au collectif, 80 hectares prélevés sur un large lot encore embroussaillé qu'arpente le bétail ont été cédés par l'assemblée *ejidale* aux services éducatifs du Tamaulipas pour que soit construit un lycée agricole : marque d'une relative abondance de terre autant que du pari à la scolarisation où se sont engagés les habitants de El Tigre. Finalement près de 2 000 hectares de friches, de pâturages et de forêts s'étagent sur les pentes plus prononcées au pourtour des terres arables.

6. Des agriculteurs ont occupé ce vallon depuis 3 000 A.D. (selon MAC NEISH, 1958) jusqu'à la fin du XVI^e siècle, quand ils en furent chassés par les indiens nomades Chichimèques (STRESSER-PEAN, 1977).

Que voit-on de la région depuis El Tigre ? Tout d'abord, en contrebas des terres de l'*ejido* encadrées par les deux sierras boisées qui délimitent le vallon : les ruines imposantes de l'hacienda, point d'ancrage et premier filtre des relations régionales de El Tigre. Le démantèlement volontaire de l'hacienda fut tenté comme une manœuvre de diversion en 1918, pendant la Révolution, au moment de l'occupation de ces vallées par les troupes de paysans-soldats des généraux Carrera Torres et Cedillo. L'hacienda fut pourtant expropriée et partiellement attribuée en possession *ejidale* en 1929-1930 aux anciens péons devenus métayers ; mais le pouvoir de facto dont jouissaient à Ocampo les caciques *cedillistas* leur permit de faire figurer le nouvel *ejido* au nombre de leurs colonies agricoles-militaires⁷. Au terme de démarches d'abord clandestines puis de plus en plus ouvertes auprès des autorités constituées du Tamaulipas, et le pouvoir de Cedillo s'affaiblissant, les partisans de l'agrisme officiel obtinrent gain de cause. En 1937, El Tigre fut confirmé dans sa qualité d'*ejido* et reçut un supplément de terre. Ceux des *colonistas* qui n'acceptaient pas ce changement quittèrent le village, parfois pour obtenir non loin de là le statut d'*ejidatario* qu'ils refusaient sur place.

Pendant ces temps troublés et malgré les changements successifs qui affectaient leur identité collective, les paysans de El Tigre eurent tout loisir pour aménager leur terroir selon leurs propres conceptions.

Poursuivant les travaux menés par l'hacienda, chaque famille entreprit de défricher petit à petit, sur la partie enclose, diverses parcelles de son choix, à la recherche du plus large éventail de potentialités. A trois reprises au cours des décennies suivantes, les possessions familiales furent révisées et éventuellement ramenées à des tailles plus restreintes pour s'adapter à l'évolution démographique ou équilibrer les attributions en terre parcellaire et collective. Les négociations menées au sein de chaque famille et entre elles, puis entérinées globalement par les autorités agraires, reposaient sur le troc de parcelles, l'échange de travail, les promesses d'héritage et autres concertations. Elles ont abouti à une distribution qui assure dans l'immédiat non pas l'égalité mais une étroite interdépendance des noyaux domestiques au sein des lignées familiales, et l'espoir pour les jeunes d'accéder à la terre, en différé mais avec l'aide de tous leurs proches. Ceci s'assortit d'une série de règles non écrites qui restreignent aux familles déjà établies la transmission des parcelles, tout en ménageant aux quelques *vecinos* qui vivent au village mais ne sont pas *ejidatarios* la possibilité d'obtenir de courts contrats de métayage⁸. A El Tigre, l'individualité de chaque producteur est reconnue et volontiers proclamée au plan du savoir-faire technique et des calculs économiques, mais les obligations, les alliances et les exclusions qui fondent la coopération scandent la vie agricole au jour le jour (organisation du travail, échange d'instruments), au fil des saisons (mise en culture, choix des productions, modalité de faire-valoir), et selon le rythme plus lent du cycle de vie des familles (constitution et transmission du patrimoine).

Sur le champ collectif, défriché par les services officiels et cultivé sous crédit, donc sous le contrôle de la banque rurale, les contraintes de la solidarité sont plus automatiquement imposées. Cependant, les bénéfices sont distribués en deux tranches distinctes pour favoriser l'initiative personnelle : 30 %, répartis entre tous, rémunèrent le droit de possession *ejidale* alors que les 70 % restants vont aux *ejidata-*

7. En vertu d'une interprétation abusive de la loi de réforme agraire, Cedillo attribuait les terres des haciendas expropriées à ses partisans, mais ceux-ci devaient apporter leur quote-part de récoltes pour subvenir à l'entretien des troupes, et rallier leur chef en cas de besoin. Ce chef révolutionnaire, qui avait établi son fief militaire et politique à San Luis Potosi et dans les zones limitrophes (dont les montagnes d'Ocampo), fut finalement isolé par le pouvoir central, et tué au cours d'une ultime rébellion en 1939.

8. A côté des 80 *ejidatarios* titulaires de parcelles, on recense 15 jeunes qui attendent d'hériter et cultivent dès maintenant quelques hectares qu'on leur a prêtés contre une aide en travail, 6 *vecinos* qui ont épousé des filles d'*ejidatarios* et peuvent espérer une transmission de parcelle pour leur fils, 7 *vecinos* sans attache familiale locale qui travaillent comme journaliers.

rios qui ont directement participé aux travaux agricoles (contre salaire). Les *ejidatarios* de El Tigre semblent avoir réussi à tirer parti de leurs anciens démêlés avec la coopérative sucrière de Mante ou lors de la création de la société collective d'élevage maintenant dissoute, quand la délégation de pouvoir et la mainmise de fonctionnaires (pas toujours honnêtes de surcroît) sur l'organisation de la production avaient entraîné apathie, contestations et défaut de paiement. Actuellement, les agriculteurs cherchent au contraire à conserver la responsabilité individuelle et collective de leurs décisions et obtiennent des résultats qui semblent satisfaire la banque et l'assurance agricole autant qu'eux-mêmes.

Les rapports avec les marchands et prêteurs d'Ocampo s'en trouvent considérablement réduits, sans pour autant disparaître puisque c'est à ceux-ci que sont vendues la plupart des récoltes, et chez eux encore que les familles achètent ce que le magasin coopératif du village ne peut fournir. Mais la position marginale d'Ocampo dans le dispositif institutionnel et politique régional limite la sphère d'influence des anciens notables.

Les jeunes et quelques *ejidatarios* ont parfois recours au travail salarié, participant épisodiquement aux campagnes de coupe de canne à sucre des raffineries de Xicotencatl ou de El Naranjo. Ils s'y présentent normalement en petits groupes pour s'intégrer ensemble aux équipes organisées par les agents recruteurs. La proximité des raffineries permet de revenir au village le dimanche.

Lorsqu'il s'agit des services publics et autres décisions relevant de la municipalité d'Ocampo, les habitants de El Tigre montrent la même capacité de mobilisation que dans les affaires agricoles : regroupés par sexe (comité de femmes pour l'installation et la gestion du moulin à maïs), par âge (les jeunes hommes fondateurs de la coopérative d'achats), par voisinage, affinités sportives, etc. ils élisent des représentants, les accompagnent, exigent régulièrement des comptes... Cette vie associative intense n'est pas exempte de conflits, tant s'en faut, mais la recherche active d'un compromis préalable à l'échelle locale semble constituer une base efficace de négociation avec les partenaires extérieurs.

Sauf pour les relations individuelles avec les commerçants d'Ocampo, c'est donc à travers le prisme de l'affrontement et de l'entente entre voisins que les villageois de El Tigre entrent en rapport avec les autorités municipales, les organes syndicaux, les administrations, les élus de la circonscription, etc. L'écoute relative qu'ils obtiennent peut sans doute être imputée au manque d'envergure sociale de leurs interlocuteurs les plus proches et à l'éloignement des grands organes d'encadrement, mais surtout à la capacité de la communauté de forger un consensus à usage externe en dépit de ses différences, voire de ses inégalités internes.

Resté sur les marges des zones de turbulence du développement régional, El Tigre s'y intègre progressivement, comme à distance, en payant de la frugalité de ses conditions de vie le maintien d'un certain contrôle sur son environnement immédiat.

Graciano Sanchez : les surprises d'un développement programmé

Après les subtilités du paysage de El Tigre et son vallon en camaïeux qui ne se dévoile que pas à pas, le Nouveau Centre de peuplement ejidal (NCPE) de Graciano Sanchez s'expose au regard dans une nudité brutale.

On est là en plat pays, au cœur du périmètre irrigué de Las Animas. Pas de repère, pas d'arbre. Même la rivière du Guayalejo, qui traverse le district sur toute sa longueur et creuse des méandres profonds, ne se laisse découvrir qu'au dernier moment, alors qu'on touche déjà à ses bords escarpés où poussent une végétation touffue et de hauts *sabinos*. La terre et le ciel semblent glisser l'un sur l'autre, et seul le piton volcanique du Bernal, dressé comme un poing, vient fixer le paysage et accrocher quelques nuages à la tombée de la nuit. La plaine est découpée en immen-

ses parcelles quadrangulaires, régulières, non encloses. Elles frappent par leur uniformité. Un œil plus attentif décèle pourtant, côte à côte, de belles récoltes, des champs où les plants sont chétifs et clairsemés, et d'autres encore, les plus nombreux, restés en friche ou rendus aux mauvaises herbes après un premier labour. En prolongeant le parcours, on découvre sur la rive droite du Guayalejo de grandes rizières dont la verdure tranche sur les tonalités jaunes et grises et, sur la rive gauche, non loin de Graciano Sanchez, quelque 1 200 hectares soignés comme un jardin où melons, oignons, piments, courgettes et tomates se succèdent en rotation rapide tout au long de l'année. D'autres terrains, dans la même zone, portent l'une ou l'autre de ces primeurs, le temps que dure son cycle. Depuis deux ou trois ans apparaissent de-ci de-là des pâturages semés et entourés de barbelés où paissent de grands troupeaux de zébus.

Le Nouveau Centre de peuplement ejidal de Graciano Sanchez a été créé de toutes pièces, en 1976, pour y réunir la population des vingt *ejidos* nouvellement dotés de terre ou relocalisés dans cette portion du district irrigué. Le village s'étend sur une légère élévation et se voit de loin, signalé par une étonnante foison de poteaux électriques. Avant leur raccordement — tout récent — à une source d'énergie, leur présence inutile ne faisait que souligner l'allure de campement provisoire de ce village implanté sur un vaste quadrillage de rues juste raclées au bulldozer et non empierrées que le ravinement rend, pour beaucoup, impraticables. Les arbres, rares et rabougris, sont trop chichement arrosés dans cette zone irriguée où les maisons n'ont pas encore l'adduction d'eau. Dix ans après la fondation du NCPE, il faut aller puiser au canal, à 700 mètres de la lisière du village, ou acheter l'eau aux porteurs qui sillonnent les rues avec leurs charrettes. Chaque *ejido* est regroupé au long de quelques tronçons de rue dont la physiologie évoque de façon plus ou moins évidente une évolution sociale particulière. Les maisons sont généralement de construction précaire — toit de palmes ou de tôle ondulée sur des murs à clayonnages colmatés de pisé — mais tandis que la plupart des rues les alignent dans une uniforme pauvreté, elles contrastent, dans quelques quartiers, avec des maisons en dur devant lesquelles trônent une camionnette, une voiture ou des tracteurs. Au centre du village, les espaces communs gardent encore une allure de terrains vagues bien qu'il s'y développe de plus en plus d'activités conviviales. Les enfants et les femmes animent les abords de l'école primaire et du centre de santé, et achètent boissons fraîches et menue épicerie dans les échoppes à auvent. Le dimanche, il y a attroupement autour des matchs de volley, de foot ou de base-ball, et le groupe de *danse aztèque* se produit parfois dans le temple en construction où se succèdent catholiques et protestants. Les colporteurs, qui sillonnent la région en camionnette, profitent de cette animation pour offrir vêtements, quincaillerie, détergents et alimentation. Ils absorbent une partie de la paye hebdomadaire dont vivent la plupart des familles, et qu'alimentent le travail des hommes dans les exploitations privées du voisinage et la participation plus ponctuelle des femmes et des adolescents aux récoltes de primeurs.

Près de quatre mille personnes vivent à Graciano, à 27 kilomètres du centre urbain le plus proche, Gonzalez, que l'on atteint par une piste embourbée ou poussiéreuse selon la saison. C'est la seule direction que l'autobus emprunte tous les jours : les autres lieux reliés par transport public sont Ciudad Mante (à 45 km), Los Aztecas (à 25 km) où se trouvent les organismes de gestion du district d'irrigation et La Mora (à 50 km), en zone sucrière, où l'on peut, le dimanche, aller rendre visite à la famille, puisque c'est de là que provient bon nombre d'*ejidatarios*, fils de planteurs de canne qui n'ont pu être dotés sur place.

Si Graciano Sanchez semble loin de tout, de quoi donc est-il près ? Tout d'abord des terres des différents *ejidos*, bien sûr, et c'est la raison première de sa localisation. Mais il est tout aussi proche de plusieurs grandes propriétés privées qui existaient avant l'établissement du district irrigué et restent en culture sèche, ou qui se sont reconstituées, en terre irriguée, par la suite. Les premières cultivent le coton, le soja, le sorgho ou le carthame ; les secondes font des primeurs, de façon exclusive ou en combinaison avec les oléagineux. Elles ont toutes besoin, à des degrés divers,

de la main-d'œuvre que le village *ejidal* leur offre à profusion, et y envoient leurs camionnettes faire le ramassage dès 6 heures du matin pour revenir à 4 heures de l'après-midi.

Ce n'est pas l'évolution qui semblait s'annoncer en 1976 quand le gouvernement, prenant en main une contrée investie puis ruinée et abandonnée par le coton, la creusait de canaux et distribuait des terres aux ouvriers agricoles laissés pour compte, aux fils de sucriers bénéficiaires de la réforme agraire à la génération précédente, à de nombreux ruraux et à quelques citadins demandeurs de terre aux quatre coins du Tamaulipas, voire même du pays. En ces années de renouvellement du pacte agrariste, la réforme se voulait complète, profonde, génératrice d'une agriculture *ejidale* moderne et compétitive : il fallait créer de véritables entreprises agricoles dotées de l'équipement mécanique, de l'assistance technique et du crédit nécessaires, pour contribuer à alimenter la demande nationale et approvisionner l'agro-industrie.

On forma des *ejidos* de 30 à 50 membres, même s'il fallut parfois pour cela réunir des gens d'origine et d'expérience diverses qui ne se connaissaient pas auparavant. Les *ejidos* reçurent leur allocation de terre — un bloc compact de 400 à 500 hectares irrigués — et quatre ou cinq tracteurs équipés à crédit. Le ministère de l'Agriculture dressa la liste des cultures prioritaires et moins risquées sous ce climat, donc susceptibles de crédit pour les *ejidatarios* : maïs, sorgho, carthame et soja. Le calendrier officiel et les recommandations agronomiques fixaient les conditions d'octroi des crédits de campagne garantis par l'assurance agricole (Anagsa) et canalisés vers les *ejidos* par la Banque rurale et une série de banques privées (nationalisées en 1982). En amont, une programmation très poussée — rigide et parfois inadaptée, s'accordent à dire *ejidatarios* et techniciens — et en aval, une production offerte localement à quelques grosses firmes commerciales et deux associations *ejidales* sur la base d'un prix minimum censé dégager une petite marge bénéficiaire pour le producteur, quand les prévisions sont confirmées. Au total, des filières fortement intégrées à l'industrie (depuis les intrants jusqu'aux débouchés : la fabrication d'huiles alimentaires et de fourrage enrichis) où les risques, comme les aléas du fonctionnement des différentes instances, sont largement transférés à des producteurs agricoles à la fois épaulés et cernés de près. Ainsi, c'est au niveau de la gestion des *ejidos* collectifs que se répercutent les fluctuations et les imprévisions issues de l'ensemble du système.

De fait, l'histoire des *ejidos* de Graciano Sanchez est pleine de péripéties et révèle des évolutions fort diverses, où le système de crédit, volontiers personnifié, prend l'allure d'un père débonnaire, d'un ogre menaçant ou d'un partenaire retors avec qui il faut jouer au plus fin. Le départ semblait pris, entre 1976 et 1978, dans des conditions assez uniformes, bien que les terres distribuées ne soient pas toutes susceptibles d'irrigation (les travaux de nivelage sont restés inachevés) et que la qualité des sols soit inégale. Mais la création même de chaque *ejido* exprimait déjà, en fait, un rapport de forces différent. Ainsi, certains *ejidatarios*, déjà installés comme tels avant la construction du district et temporairement expropriés, obtinrent en compensation des superficies plus vastes. Un autre groupe s'était organisé, au sein même de la grande exploitation horticole qui les employait, pour réclamer un *ejido* ; le patron choisit de les épauler et de les guider dans le choix de leur terrain, tout en continuant à les employer à des travaux spécialisés et en les chargeant, à l'occasion, de recruter et d'encadrer la main-d'œuvre locale. Au contraire, certains *ejidos* durent se constituer sur place à partir d'éléments venus d'ailleurs, et se virent attribuer leur lot dans un milieu qu'ils ne connaissaient pas.

Dans chaque cas, les techniciens des ministères et des banques ne s'adressaient donc pas aux mêmes interlocuteurs quand ils leur recommandaient d'entreprendre telle culture et d'acheter une variété de semence plutôt qu'une autre, qu'ils contrôlaient les tâches réalisées et la comptabilité, ou qu'ils supervisaient les assemblées *ejidales*.

D'emblée, les résultats productifs furent médiocres, dans les conditions moyennes, et franchement mauvais à la moindre anicroche : des pluies qui se font attendre,

la panne d'un tracteur, le versement que la banque effectue en retard, une brouille entre *ejidatarios*... Les prévisions étaient-elles trop optimistes ? On incrimina l'inefficacité des *ejidatarios*, leur mésentente, leur manque d'ardeur au travail, les lenteurs de la banque et de l'assurance, la corruption. Quelques cas prouvaient, a contrario, qu'un groupe bien organisé et pas trop malchanceux pouvait s'en tirer. On en conclut qu'il fallait diviser et regrouper les effectifs en ensembles plus homogènes, ce qui commençait d'ailleurs à se produire, sous diverses formes, de façon spontanée.

Dans les *ejidos*, les solidarités familiales ont tantôt miné, tantôt consolidé l'organisation collective, en se coulant parfois dans la division en « secteurs de crédit » que la banque a établie comme mesure générale en 1982 pour trouver une base de négociation des dettes et relancer le crédit.

Les secteurs qui disposent de terres de meilleure qualité sont nombreux à les louer aux entreprises productrices de primeurs qui se sont développées ces dernières années sur une base locative. Les *ejidatarios* bailleurs de terre travaillent comme ouvriers agricoles, en complétant l'apport salarial par une petite production céréalière sur les terres plus médiocres.

Quelques *ejidos* ayant conservé leur capacité financière et productive ont malgré tout été divisés en secteurs. Il en est parmi eux où les *ejidatarios* laissent pratiquement la banque gérer leur crédit et ne s'occupent que d'organiser les tours de travail et la distribution des salaires, alors que dans d'autres cas des équipes directives se sont affirmées, qui prennent en main la comptabilité, les achats d'intrants, les ventes de grain et les versements à la banque.

Dans les *ejidos* les plus entreprenants, la différenciation interne semble plus poussée qu'ailleurs. C'est moins l'inégalité des revenus qui frappe que la variété des dynamiques sociales où se sont engagés les secteurs, parfois les familles ou les individus. Beaucoup d'entre eux travaillent de façon épisodique ou régulière dans les grandes entreprises agricoles voisines, souvent à des postes de confiance, mais certains exploitent en même temps leurs terres et en tirent bénéfice, alors que d'autres les louent, parfois à leurs employeurs. Ceux qui sont restés producteurs directs et peuvent accéder au crédit ont à traiter avec toutes sortes de partenaires — techniciens, commerçants, banquiers... et avec leurs propres travailleurs, car ils emploient leurs voisins *ejidatarios* quand, de leur côté, ils réalisent ailleurs une tâche mieux rémunérée. Tandis que les bailleurs de terre se lancent parfois dans d'acrobatiques placements à court terme pour tirer parti du loyer perçu avant de rembourser leur dette, les secteurs qui ont conservé leur capacité de crédit en arrivent à mettre plusieurs banques en concurrence pour financer des projets extra-agricoles (station d'essence ou atelier mécanique, par exemple). Certains *ejidatarios* ont acheté des camionnettes et des tracteurs qu'ils font travailler dans les environs, voire même de gros camions et exceptionnellement des moissonneuses avec lesquels ils se joignent aux grands convois qui partent faire les récoltes sur la frontière nord.

C'est donc en ordre dispersé et avec des postures diverses que les *ejidatarios* de Graciano Sanchez abordent les différents marchés. Dans les rapports économiques au quotidien, chacun — individu, secteur ou *ejido* — tente de défendre ses intérêts particuliers, sans qu'apparaisse clairement la recherche de formes de solidarité, que ce soit entre ouvriers agricoles, bailleurs de terre ou clients des banques et des *coyotes* (acheteurs de récoltes). Même les *ejidos* restés producteurs — où l'organisation collective a donc prouvé son efficacité — se montrent réticents face à l'Union régionale des unions d'*ejidos*, solidement implantée dans la zone sèche limitrophe, qui les invite à participer à un grand projet coopératif de semi-industrialisation des oléagineux.

Au sein de l'appareil d'encadrement, dans les comités chargés de superviser et programmer l'utilisation hydraulique du système, la production agricole, la répartition du crédit, la fixation du prix de campagne des grains, etc., les *ejidatarios* sont représentés globalement face aux producteurs privés, aux commerçants, aux fonctionnaires ; mais ne serait-ce que la disparité de leurs intérêts empêche qu'ils y soient tous défendus à la fois.

Par contre, tous les résidents de Graciano ont ensemble besoin de l'adduction d'eau, de meilleurs transports publics, de ravitaillement à moindre prix, d'un élargissement des services scolaires et sanitaires. La mobilisation villageoise que peuvent susciter ces problèmes reste embryonnaire, mais son émergence coïncide avec l'éclosion de rapports de convivialité qui transcendent l'*ejido* et le voisinage immédiat pour se développer à l'échelle de la localité. Peut-être les solidarités locales entre voisins dissemblables trouveront-elles, plus aisément qu'une identité sectorielle battue en brèche, leur voie d'expression politique.

Reconnaissons alors que l'uniformité trompeuse des champs de Graciano Sanchez entretient plus qu'une simple analogie avec sa dynamique sociale. On y trouve la marque d'une structuration qui concrétise le projet de développement pensé au niveau national, qui cherche à banaliser le territoire et à le rendre en moyenne plus apte à se prêter aux usages désirés. Son empreinte se rapproche curieusement des très anciens tracés du parcellaire colonial qui régulaient la propriété juridique mais n'entravaient pas plus les déambulations du bétail que les limites *ejidales* ne figent les flux économiques. Au ras des champs, la variété apparaît. Les *ejidos* se morcellent et de nouveaux amalgames fonciers se recomposent, insérés avec des fonctions variables dans les marchés de la terre, du crédit ou des produits, et porteurs de fruits différents. Dans le même mouvement, le fractionnement du corps social *ejidal* se résoud en secteurs, en groupes apparentés, en familles indépendantes qui cherchent à réitérer, en cercle plus restreint, les mêmes solidarités ou en créent de nouvelles. Pourtant l'origine *ejidale* reste une marque d'identité même lorsqu'elle ne sert pas à qualifier collectivement des groupes définis mais seulement des individus.

En sa qualité de conquête sociale codifiée en un article constitutionnel, l'*ejido* est surtout un mode de régulation des rapports fonciers et productifs à usage externe, qui définit la position du paysan dans la société mexicaine. Sa capacité réelle d'organiser les affaires internes dépend de la façon dont le groupe villageois choisit de l'assumer et de l'intégrer à ses autres principes de vie.

A Graciano Sanchez, l'institution *ejidale* semble avoir, non pas disparu, mais éclaté en différents niveaux d'organisation sociale, et trouver son sens le plus fort dans une codification des rapports des paysans avec d'autres secteurs sociaux. Par contraste, c'est au niveau local qu'elle apparaît plus opératoire à El Tigre, où elle se trouve sustentée par les interrelations familiales et recouvre la notion de terroir.

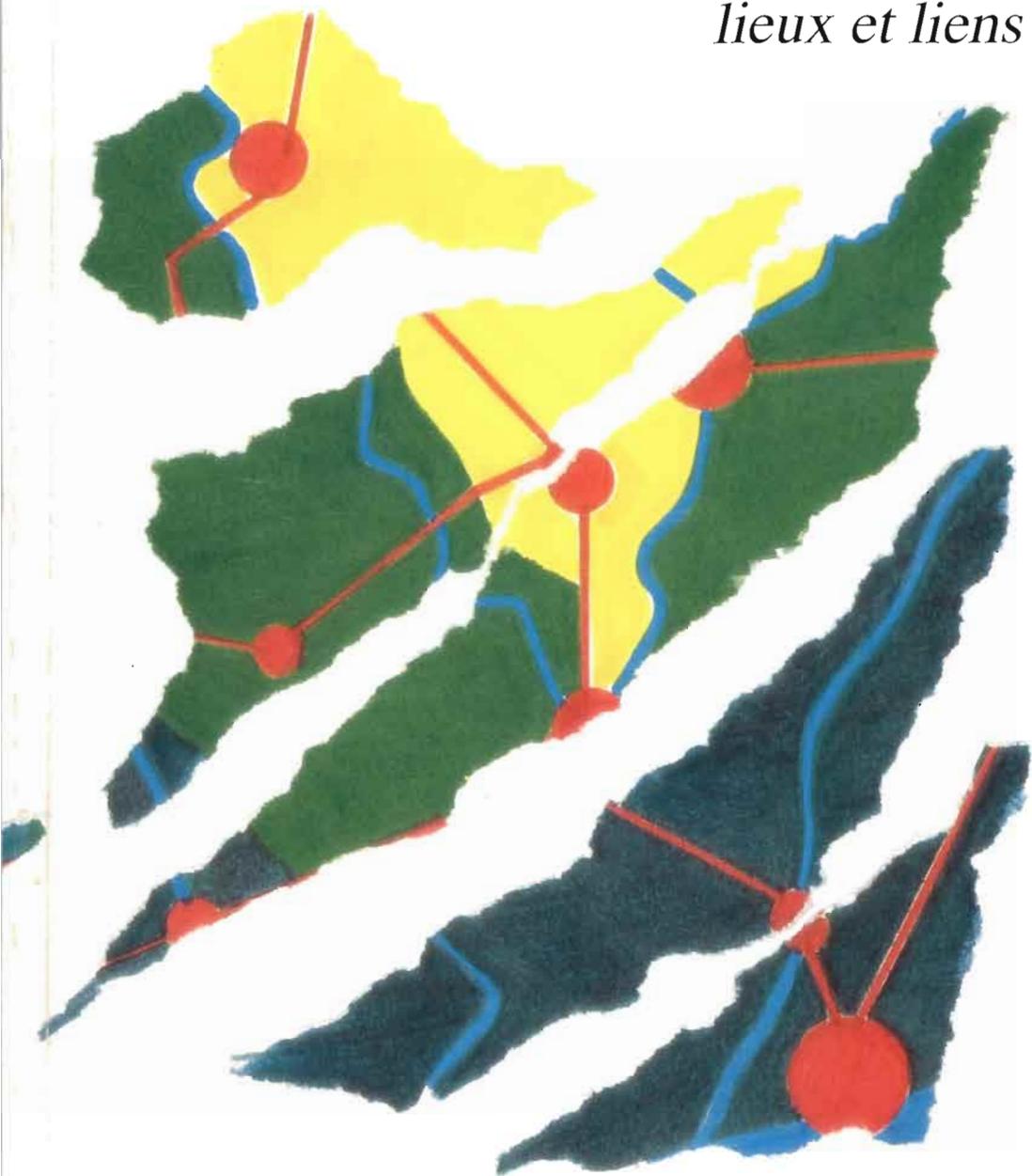
Ainsi les deux villages pris comme exemples se ressemblent fort peu, vus de l'intérieur, mais peuvent être inventoriés sous le même vocable et nous conduisent au cœur des mêmes mécanismes de domination. Le maillage économique, administratif et politique que contrôle la capitale régionale, Ciudad Mante, se fait certes plus lâche dans les vallées où les rapports sociaux se sont ancrés de plus longue date, mais cette différence ne fait qu'accentuer les contrastes paysagers et sociaux sur lesquels cette région pionnière a construit sa dynamique d'incorporation.

BIBLIOGRAPHIE

- MAC NEISH (R.). 1958 — « Preliminary Archaeological Investigations in the Sierra de Tamaulipas, Mexico ». *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, vol. 48, part 6. Philadelphia, 1958.
- STRESSER-PEAN (G.). 1977 — *San Antonio Nogalar*, Mission archéologique et ethnologique française au Mexique. Mexico, 1977.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières